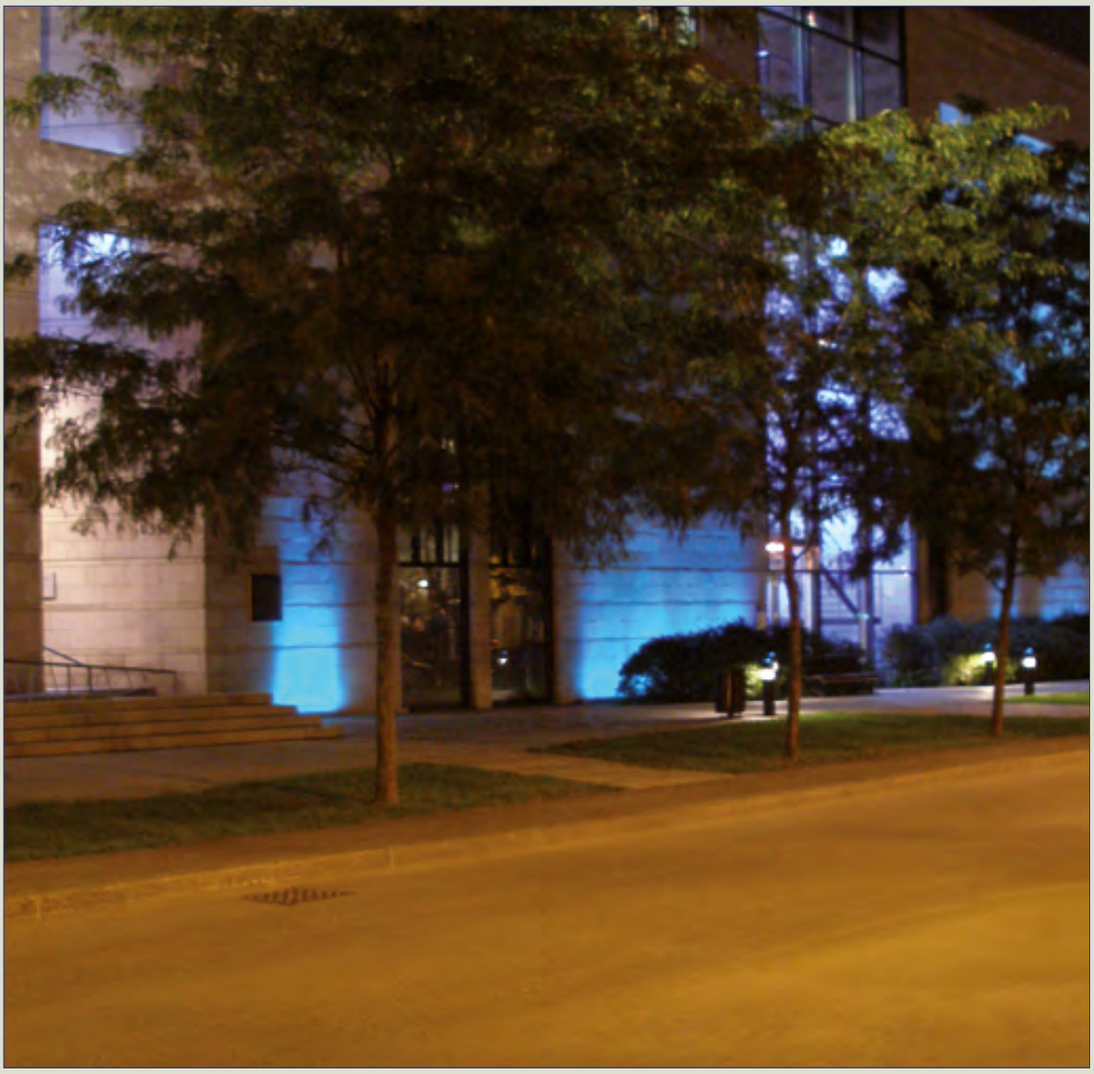
Jean Yves Collette

Listes urbaines

Photographies de Claude Guérin



Vertiges

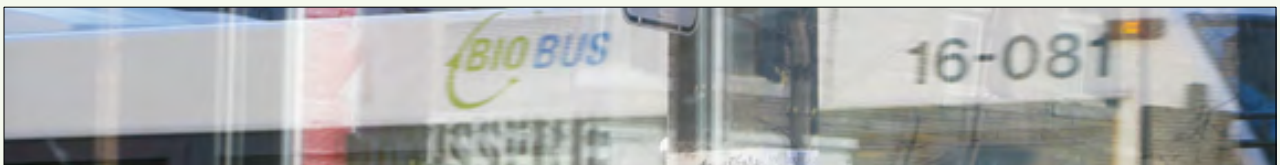
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Avant-propos

Chacune des trente-quatre photographies de ce lecturiel, choisies parmi plus d'un millier d'autres, a été saisie dans la ville elle-même, sinon dans l'île de Montréal. Si les images ne montrent souvent que des détails infimes de la cité, elles n'en évoquent pas moins des aspects bien réels, des états abstraits ou concrets, des instantanés qui représentent souvent l'envers du décor plus que le décor lui-même.

Le récit, qui suit sa voie propre, se rattache, par un hasard arrangé – quoique cela semble contradictoire – aux images de chaque page. La thématique paranoïde – la vie quotidienne d'un couple faiseur de « listes » – évoque des enfers aussi invisibles que délirants. Le minimalisme des faits qui se succèdent n'atténue en rien la grandeur d'un désespoir non perçu par les protagonistes ni n'évoque en réalité l'absurdité de leur condition, vraiment « trop humaine », alors qu'ils placent leur salut entier dans un goût excessif de l'ordre, remarquable à tous points de vue. Ne leur jetez pas la liste de vos cauchemars ou, au contraire, allez-y ! Ils en feront la liste des listes déposées volontairement et celle qu'il aura fallu arracher pour les dresser.

Quand j'ai cru nécessaire de plier bagage, le jour s'achevait. Dans le tintamarre incessant, la tête allait m'éclater si je ne prenais pas une mesure radicale afin de réduire les bruits variés qui meublaient le lieu que j'occupais avec Élisabeth. Des passants y passaient sans cesse, les sonneries du téléphone percutaient mes tympans, l'appartement comportait, dans chaque pièce, des listes de bruits à contrôler, mais c'était peine perdue. Nous y trouvions même des listes qui auraient dû être affichées ailleurs, chez des voisines ou des amies. Et je sentais, malgré les bonnes intentions, que la lutte engagée ne tournerait pas en ma faveur, en notre faveur. Dès le matin, parmi les questions du jour, faisant fi des envies contrariées, parmi les projets remis à temps, le silence (même temporaire) s'éloignait. Les sorties de secours se trouvaient encombrées de cartons. La respiration... L'air entrait mal dans mes poumons, et celui qui en sortait exigeait des efforts pour quitter ce lieu fétide. Je courus à l'intersection, grimpai dans le premier autobus – qui arrivait justement – peu importe où il allait, pourvu que je puisse ouvrir une fenêtre et ventiler mon pauvre chef.



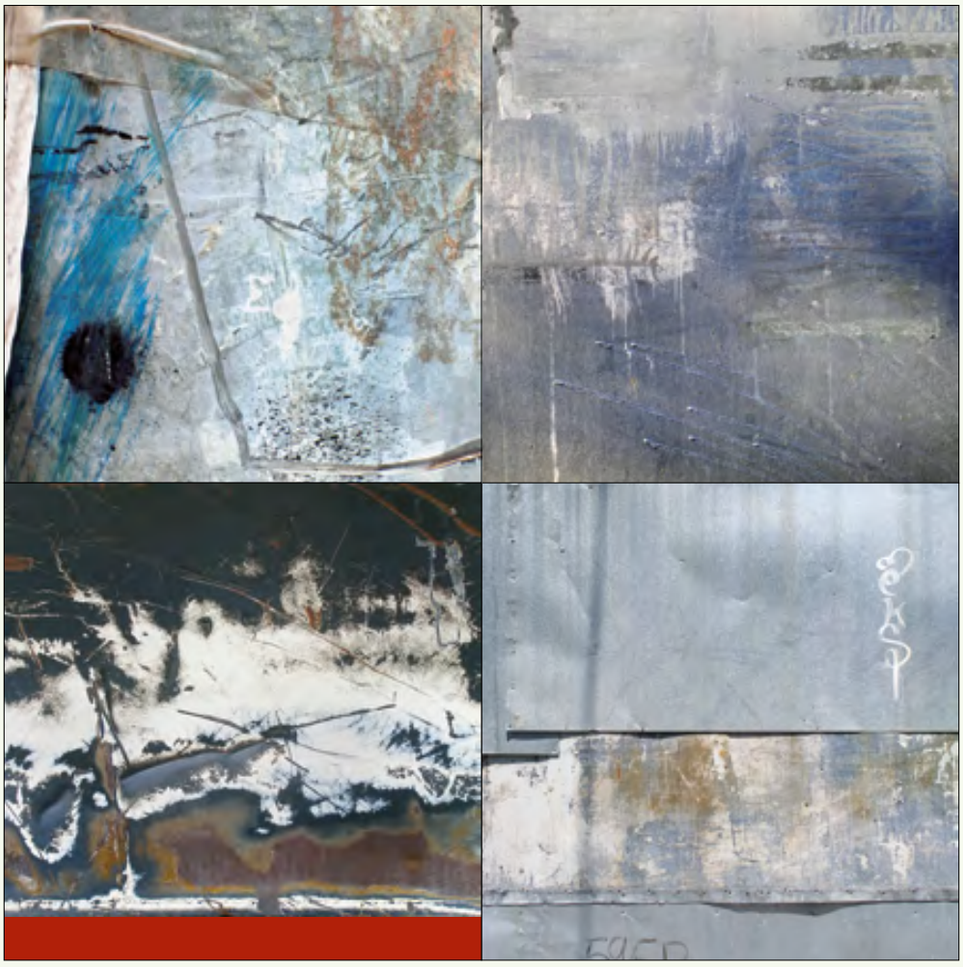
Le lendemain, dès le lever du jour, j'avais mal partout. Une boule d'angoisse m'étreignait l'estomac ; mes yeux embués voyaient des rougeurs, du chagrin, des idées noires... mais heureusement figés dans une cloche, embrouillés, de manière à ce que je ne puisse distinguer ce qui m'ennuyait le plus. Le temps prit la couleur sombre de mes idées ; un crachin sale mouillait l'air ; plus tard cela allait se transformer en une pluie franche qui se poursuivrait toute la journée. Je ne faisais rien ; je ne pouvais rien faire. Le soir venu, ma conversation avec Élisabeth me fit voir les choses différemment. Je n'étais pas « guéri », mais j'étais rassuré. Les listes diminuaient ; certaines avaient été scindées et des parties furent mises de côté pour longtemps sinon pour toujours. Enfin, j'ai compris que la liste qui comportait les autres listes avait été déchirée et qu'il ne serait plus question désormais que d'une seule liste à la fois. J'étais presque heureux, quoique je demeurais très inquiet pour elle, qui avait la tâche ingrate de les manipuler, et qui risquait à tout moment une grave intoxication, car ces listes avaient développé de violents mécanismes d'autodéfense.

Le troisième jour, Élisabeth m'a presque jeté dehors. « Va marcher au parc, dit-elle, insistante. Je peux défaire quelques listes toute seule, particulièrement les listes de rapports. Ils ne servent à rien, mais je connais la matière par cœur. » J'ai beaucoup hésité avant de la laisser seule... mais c'est une femme forte et elle a des arguments. Je suis sorti, mais je ne suis pas allé au parc. Ce jour-là, les trottoirs m'invitaient et il me semblait que, m'assoyant sur un banc quelconque, je me divertirais assez à regarder passer ceux et celles qui passent. Après un moment, cette activité neutre m'avait tellement changé les idées que je fermai les yeux et que je faillis m'endormir là où je me trouvais. Le bruit d'un énorme camion qui utilisait son frein moteur me fit sursauter. Je me remis lentement en direction de notre appartement. Lorsque j'y parvins, je trouvai ma compagne étendue sur le divan, une main sur le front, tentant d'échapper à un mal de tête aigu. Une liste particulièrement rébarbative avait gagné sur elle une bataille importante. Désormais, j'allais m'en mêler ; j'allais prendre les grands moyens ; peut-être irais-je même jusqu'à monter un bûcher !

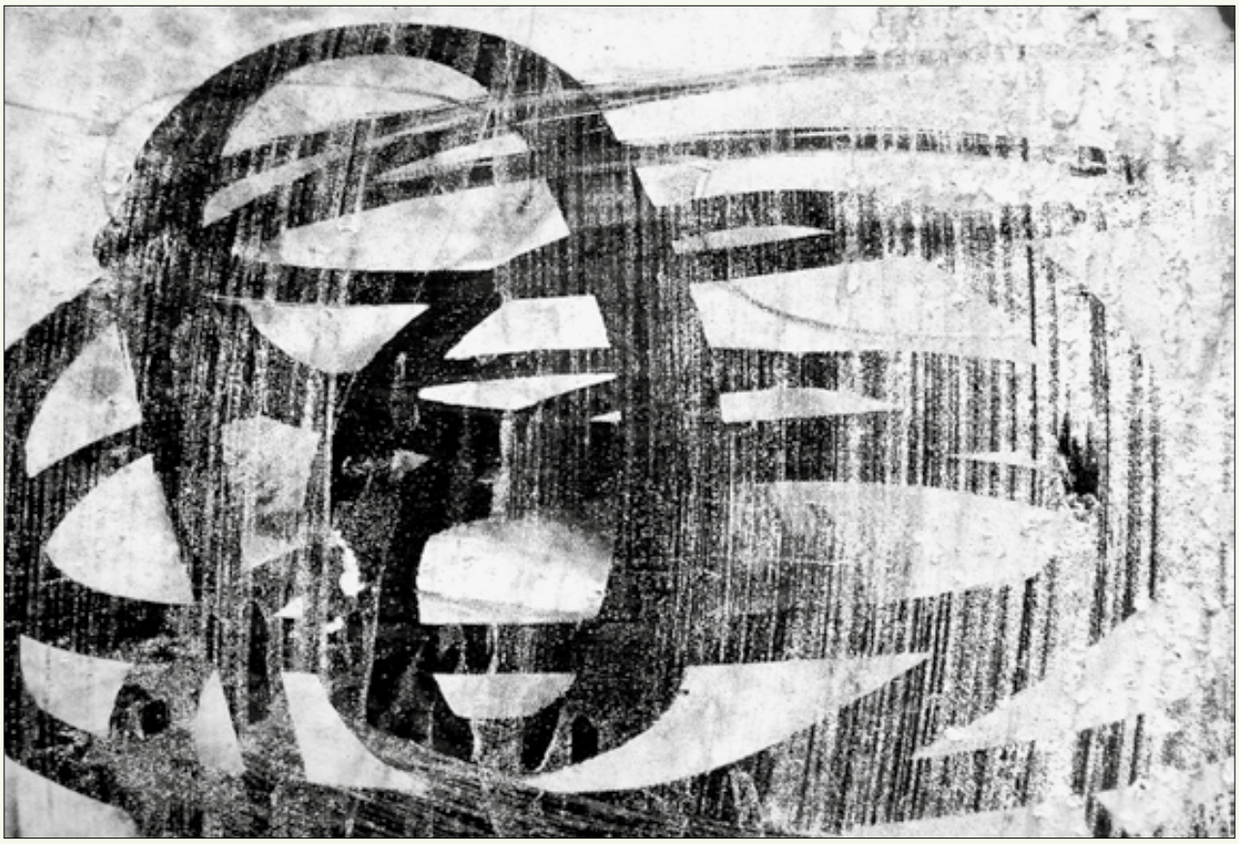
Le temps passait et les listes diminuaient, mais pas très rapidement. Quelquefois, nous avions l'impression désagréable de retrouver sur une liste parallèle des événements que nous pensions avoir rayés auparavant sur la liste qui nous occupait à tel moment précis. Tout de même, physiquement, nous voyions bien la pile de listes diminuer. La fin de semaine arrivait et nous songions à aller à la campagne, changer d'air, oublier cette interminable corvée. Nous avons alors pensé à établir la liste des choses que nous avions à faire avant de partir et, avant tout, à classer par ordre prioritaire les listes que nous avions encore à traiter. Cela fait, nous avons dressé – pour notre satisfaction personnelle – la liste de ce qu'il fallait faire pour retrouver la maison en ordre, à notre retour, lundi avant-midi, et la liste des choses que nous devions mettre dans la voiture, avant le départ, pour ne manquer de rien pendant le congé que nous allions nous offrir. Élisabeth tenait à ce que nous soyons méthodique. Moi, je l'approuvais et je participais à cette activité qui sollicitait vivement notre attention. Cela prit du temps. Nous ne sommes jamais partis.

Les jours qui suivirent furent assez semblables. D'abord, nous avons à peine évoqué notre congé manqué, puis nous n'en avons plus reparlé ; nous nous sommes concentrés sur notre passion commune. Nos travaux nous comblaient et, pour ma part, je ne fus plus perturbé par le bruit et le va-et-vient qui avaient enfin cessé. Nous prenions le temps de marcher dans notre quartier et même, un peu plus loin, dans notre ville. Heureux de constater que le système auquel nous participions marginalement fonctionnait bien, nous rentrions chez nous et nous nous remettions au travail. Sans même en parler, car nous avions été touchés par des gestes de solidarité aperçus lors de nos promenades, il nous semblait, dans notre naïveté, que le monde pouvait être sauvé. Nous commençâmes à établir la liste des actions bonnes et urgentes que nous devions accomplir et celles que nous devrions promouvoir. Puis, nous avons péniblement dressé la liste des gestes humains à éviter, à bannir, à interdire, à proscrire. Nous avons dû nous résoudre à la subdiviser... Élisabeth et moi avons convenu que la tâche était infinie et que sauver le monde relevait de l'utopie.

Ce constat semait le doute. Devrions-nous continuer notre travail ? Notre labeur avait-il un sens ? À qui servaient les efforts que nous mettions à présenter des listes de qualités supérieures, compilées avec le plus grand soin, magnifiquement ordonnées, détaillées jusqu'aux plus petites parcelles ? Après une journée de quasi euphorie, nous vécûmes plusieurs jours de découragement. Nous ne pensions qu'à la bêtise humaine ; en réalité, nous n'y pensions pas, mais elle venait nous chercher, nous interpellait à chaque instants, au moment de chaque geste posé. Nous qui pensions être sages, nous nous trouvions confrontés à des motifs abstraits, presque absurdes. Nous nous réfugiâmes dans notre chambre. Assis à la petite table ronde près de la fenêtre, les yeux dans les yeux, nous nous mîmes à boire lentement de ce très vieux porto que nous gardions pour une occasion particulière. Nous étions tristes ; nous n'avons pas eu à prononcer de discours sur l'état du monde ; nous nous comprenions chaque fois sans parole. J'ai pris le carnet que nous avions toujours à portée de la main et Élisabeth a commencé à me dicter la liste de nos larmes.



Un mercredi après-midi, tout allait bien. Depuis plusieurs jours, aucun ennui particulier ne venait perturber notre routine et notre productivité s'améliorait sans que nous n'ayons à être moins précis pour gagner de la vitesse. Nous travaillions dans l'harmonie. Au moment où nous achevions une liste prioritaire, nous pouvions la rayer de la liste des listes, dans la colonne appropriée. Nous savions, cette journée, que nous avions pris suffisamment d'avance pour nous offrir une sortie au cinéma et un repas au restaurant. Tous deux, nous appréciions les moments d'intimités que nous pouvions ainsi arracher à la routine du travail. Et les choses se sont déroulées comme nous l'espérions, mais seulement après qu'un cafouillage terrible ne soit survenu et que des idées catastrophiques ne nous aient effleurés et ne nous aient menés, quasi instantanément, à la limite de la dépression. Imaginez notre état lorsque Élisabeth et moi nous nous rendîmes compte de la disparition de la liste des listes que nous imaginions fixée au babillard, et – allez savoir pourquoi – que nous avons retrouvée, à la fin, froissée, dans la corbeille des papiers à recycler !



Toute liste étant perfectible, comme l'affirme Ludwig Wittgenstein, Élisabeth et moi, en ce samedi pluvieux, nous nous sommes attachés à trouver quelle nomenclature nous pourrions améliorer et ainsi redonner de la valeur à notre service à la clientèle. Passant en revue des listes anciennes, certaines sorties de notre mémoire – pourtant d'habitude excellente – nous nous sommes fait d'étranges frissons en relisant, par exemple, notre liste des types de rouille, nos listes de métaux, nos listes d'êtres et de non-êtres, celles des autobus et des *tramways* du monde, sans compter, et non des moindres, la liste des angoisses, celle des douleurs amoureuses tout aussi bien que celle des joies qui ne peuvent se raconter. Devant ce fatras de mots devenus incontrôlables – imaginez un dictionnaire qui aurait perdu son alphabet ! – les listes sorties des classeurs, puis des dossiers, empilées sur la table de conférence de notre bureau, nous donnèrent le tournis. Nous regrettions d'avoir cédé à une impulsion, nous qui étions souvent assimilés, par les consœurs et les confrères de notre association professionnelle, à des compilatrices et des compilateurs trop empressés.

La tentative de perfectionnement de nos listes anciennes, qu'un moment de folie douce nous avait fait extraire des profondeurs de nos archives, nous était restée, comme des arêtes, en travers de la gorge. Après avoir remis ces inventaires à leur place, nos respirions mieux. Nous nous convainquîmes sans trop de mal que nous devrions nous contenter de répondre aux attentes de nos clients et cesser de trop en faire. Une liste bien faite participe à la lubrification des rouages de toutes mécaniques, mais n'est pas la seule garantie de son parfait fonctionnement. De plus, pour parler le même jargon que les employés des institutions qui nous emploient, une fois la liste broyée par la machine, nous ne pouvons pas savoir ce qu'il en advient ni si une quelconque amélioration à une liste y change quelque chose. Élisabeth et moi optâmes à la fin pour la réduction de nos critères : nous allions désormais travailler les nomenclatures que nous recevrons sans état d'âme et sans trop d'empressement, sauf pour nous en défaire au plus tôt, et nous profiterons de la vie, celle qui est devant nous, qui est si courte, avec une intensité toute nouvelle.

Le printemps hâtif avait chamboulé bien des habitudes. Nous en perdions le goût de travailler, ne pensant, après l'hiver toujours pénible, qu'à aller se réchauffer, les après-midi, aux terrasses des cafés, regardant déambuler une population qui semblait elle aussi destinée à faire l'école buissonnière. Mais nos listes – muettes, ces jours-là – ne nous en appelaient pas moins à agir. Les chères listes que nous élaborions et que nous considérions comme vraiment nôtres, celles qui possédaient une marque particulière, qui ne faisaient pas illusion et compilaient des éléments classés par ordre alphabétique ou non, par disposition chronologique ou non, par filiation thématique ou non... ou tout cela à la fois, se présentaient à l'horizontale, les éléments juxtaposés, ou à la verticale, les mots placés en colonne, chacun des éléments occupant une ligne... Nous pourrions discourir longuement au sujet de nos chères listes. Élisabeth et moi nous répétions que, si nous nous laissions distraire par la douceur du temps, nous nous rattraperions en travaillant la nuit, s'il le fallait, pour rassembler nos listes remarquables dans un florilège.

Élisabeth était heureuse (moi aussi, heureux pour elle). Elle avait reçu une invitation à prononcer une conférence devant l'Assemblée plénière du cinquantième congrès international des énumérateurs scientifiques qui se tiendrait, en Angleterre, au début de la prochaine année. Il n'en fallait pas plus pour qu'elle imagine le ciel de Liverpool, de Manchester, de Birmingham, de Cambridge, peu importe (la ville d'accueil n'avait pas encore été déterminée), d'un bleu plus bleu que le ciel de la Grèce. Elle serait l'une des plus éminentes participantes à la rencontre de cette organisation et cette invitation constituait une sorte de consécration. Elle était sur un petit nuage et les listes sur lesquelles elle travaillait lui paraissaient toutes en couleurs... jusqu'à ce qu'elle réfléchisse au sujet de sa communication et aux heures qu'elle allait passer à la préparer... car, depuis la fin de ses études, si elle avait pratiqué concrètement les répertoires, les palmarès, les catalogues et les autres nomenclatures, elle avait perdu l'habitude de confronter ses idées et de les rompre aux dures exigences des exposés oraux, particulièrement devant une société savante.

À mesure que le temps passait, les craintes d'Élisabeth (et les miennes) augmentaient. Elle s'échinait à la liste des sujets qu'elle aimerait aborder en parallèle à celle des sujets à rejeter, mais rien ne se démarquait assez nettement pour qu'elle s'y attache avec fermeté. Dans le pays qui avait inventé la *to do list* – pour ne pas dire la « liste des choses à faire » et ainsi renommer la « liste de tâches à effectuer » (courses, vérifications...) – il lui semblait impérieux de proposer soit le sujet le plus original ou le plus éminemment pointu, d'une approche imparablement inédite, soit un sujet d'ordre très général, englobant, dressant LA liste de la profession entière. Après des semaines de souffrance morale, elle balaya ses listes de sujets et s'attacha à une idée qui lui est venue, par hasard, nimbée de lumière violette, à savoir le principe poétique de la liste, pratiqué dès le Moyen Âge (XIIIe s.) par de fervents rhétoriqueurs tels Eustache Deschamps et Jean Molinet, puis, passant par tous les états historiques de cette forme, nous conduit, aujourd'hui, aux réussites si savantes et quelquefois si spectaculaires élaborées par les oulipiens, les pataphysiciens et plusieurs autres.

La fin de l'été approchait. Les feuilles des arbres n'avaient pas encore commencé à changer de couleur, mais la lumière du jour, sans conteste, se modifiait. Par un bel après-midi de septembre, nous décidâmes d'aller nous promener dans le cimetière du mont Royal, tandis que nous avions oublié que la grève des employés d'entretien sévissait depuis plusieurs mois (la liste des revendications syndicales ne pouvant décroître sans négociation). Élisabeth et moi découvrîmes des paysages inédits qui nous firent apprécier l'expression « repos éternel ». Au cours de notre promenade, nous nous sommes pris du désir d'établir la liste des pierres tombales les plus hautes, parmi celles qui se présentaient à nos yeux, et qui semblait à notre esprit telle une forêt de discours. Sur chaque stèle figurait une liste, celle d'un patriarche qui présentait les membres de sa famille, liste certes non exhaustive dans la plupart des cas... Mais, que serait une liste complète sinon une liste triste ? L'espoir est nécessaire... et, en ce sens, nous croyons préférable de signaler, par des points de suspension ou par un « *etc.* », à la personne qui s'y intéresse, que la liste qui semble complète ne l'est pas encore.

La poésie d'une liste est insaisissable. Il en serait de même pour une couleur, pour une liste de couleurs. Prenons le rouge, par exemple : une liste de rouges ne devrait être composé que de rouge (!), que d'un inventaire de cette couleur, et serait aussi neutre que la liste d'ingrédients d'une recette, anticipant que seul le résultat compte. Donc, une liste de rouges qui comprendrait l'amarante et la viande rouge, et le rouge cardinal et l'éosine, et le vermillon (rouge vermeil) et le cinabre (le minéral), et le carmin et l'écarlate et le bordeaux, et le rouge des rideaux de l'opéra et celui de la grenade, qui porte aussi le nom de grenat... liste colorée sans fin, dont le résultat ne serait rien d'autre qu'une liste de rouges qui s'ajouterait à la liste des listes. Ces considérations énervaient Élisabeth, qui tentait de cerner le sujet de sa conférence, mais qui était en train de se perdre dans une recherche trop vaste. Et moi, je le lui dit. Et elle, elle n'aime pas ça. Je change de sujet. Les listes complexes, dis-je, utilisent souvent des symboles remarquables (puce, tiret, astérisque...) qui peuvent faire partie d'un système de numération et être incrémenté...

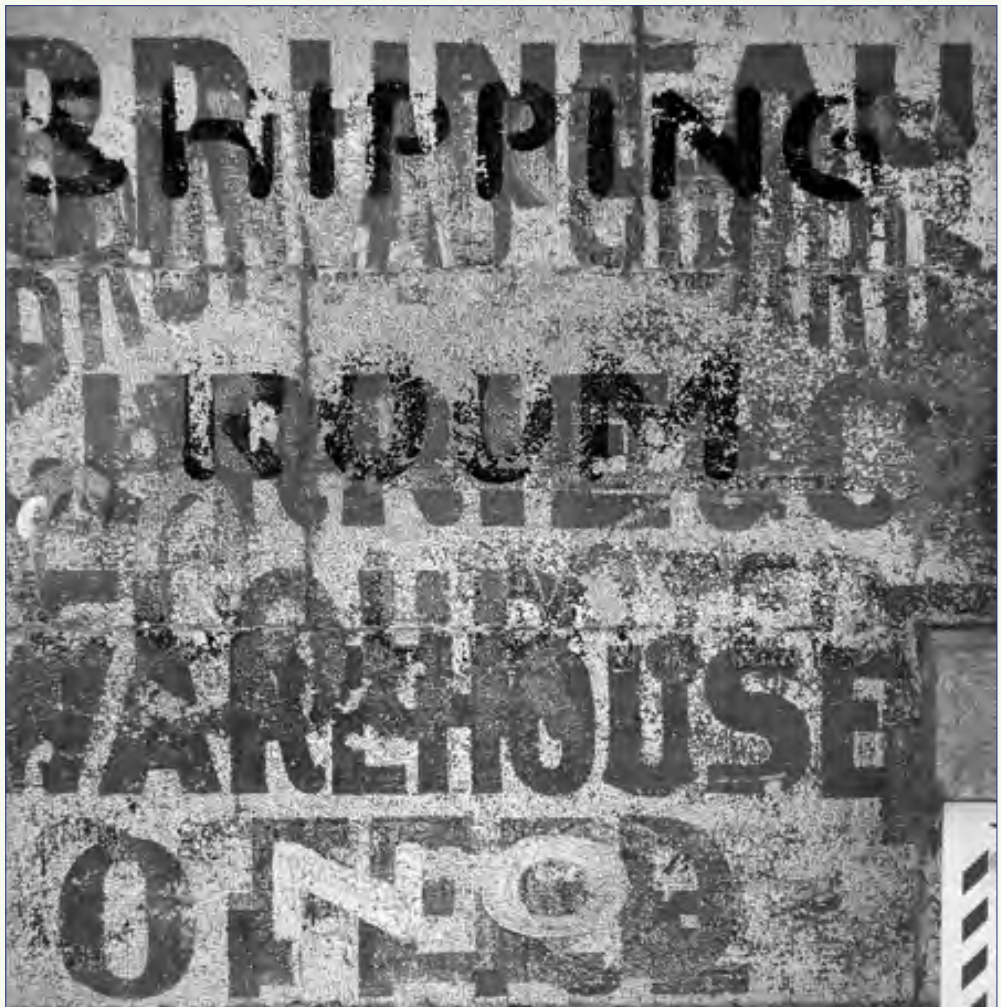
Une liste de mariage, une liste noire, une liste de diffusion... nous voyons bien de quoi il s'agit. Une liste bien nette, à plusieurs niveaux, abondamment développés, qui, en plus de chiffres et de lettres, comporteraient des losanges et des boulets, pour une hiérarchie idéale décrivant les pouvoirs et les valeurs de tout et dans toutes les juridictions... nous voyons, sans nul doute, ce que cela implique. L'impossibilité de ne pas établir de telles listes – même leur non-accomplissement – générerait tant d'angoisse, tant de culpabilité, qu'il faudrait combattre cette compulsion comme une épidémie. En le disant, nous constatons, évidemment, à l'instant précis où nous prononçons les mots qu'il faut pour le dire, que la liste se dressera toute seule, s'il le faut, que rien ne retiendra la propagation du genre et que la compulsion à établir ou à compulser des listes ne peut être empêchée... Comme une ligne ne peut être une ligne plus droite, comme une texture ne peut être une texture aussi propre – comme Élisabeth et moi le constatons, les yeux fixés sur cette fenêtre barricadée. Allons-nous nous risquer à dresser la liste des droites interrompues ?

La liste des listes de langages est désespérante. Des mots disparaissent chaque jour, des langues chaque année vont se cacher dans l'Histoire, des termes d'une grande beauté, pour certains, disparaissent des textes sous prétexte que l'ignorance des autres les rends inusités... Les langues se panachent, se barbouillent, se métissent avec l'espoir, pour les paresseux, que la planète entière, inéluctablement, devienne le creuset d'un baragouin sans règle qu'il ne sera pas question de maîtriser. Et puis, d'autres modes de communications apparaissent, le plus souvent des langages codés qui ne suscitent pas notre admiration ni ne sollicitent nos émotions. Qui a jamais frémi devant une liste de données montrant une structure de programmation ? Certains autres codes pullulent, qui sont in-signifiant, qui se modifient sans cesse, qui sont écrits toujours en grands signes, comme si leur taille ajoutait à leur valeur et que leur répétition comblait un vide... Nous en étions là, Élisabeth et moi, quand le téléphone sonna ; alors, nous fûmes amenés à ne considérer cette liste de langues et de pseudos langages que comme des listes de plus devant lesquelles il convenait de rester neutre.

Dans la littérature, les listes se trouvent partout, mais la plupart se cachent et les fausses listes fourmillent. Tous les écrits en sont des fourmilières, même les discours économiques et politiques (listes d'intentions ou de mensonges, mais listes tout de même). Toutes catégories confondues, nous avons été à même de constater, Élisabeth et moi, comme plusieurs, que les auteurs affirment savoir ce qu'ils disent. Ils peuvent énumérer les caractéristiques de leurs personnages ; ils établissent la chronologie des événements réels ou fabulés présents dans leurs textes ; ils cernent la conjoncture et la détaillent pour obtenir des effets qui marquent... Dans ce contexte, après que nous eûmes examiné des écrits poétiquement accentués ou qui s'en donnaient l'allure, nous fîmes la découverte de l'existence de fausses listes (en réalité des listes de sons sans nom, de rimes sans raison, sans mots, ni idées, ni objets, ni concepts), placées-là pour la cadence, seulement utiles à la déclamation. Ces finales hypocrites, pointant tels de dangereux tubes lance-missiles, heureusement repérés et dénoncés, auraient pu devenir les prémisses d'une subversion anti-liste.

Le vent souffle imprévisiblement dans les branches des arbres et installe une brise agréable en cette journée tiède d'automne. L'air, que nous sentons glisser sur nos visages, sent bon ; dans la ville, en voilà une affirmation étonnante ! Hier, après la pluie, pour nous divertir, nous avions rapidement établi, avant qu'elles ne disparaissent trop rapidement sous le soleil revenu, la liste des flaques d'eau qui s'étaient formées dans la cour de l'école, tentant de décrire simultanément leurs variantes colorées en dressant, en même temps, des sous-listes. Élisabeth et moi, complètement pris par notre observation des sols, n'avions pas remarqué la présence d'un garçon harnaché, qui semblait attendre d'hypothétiques tirs au but et qui, avons-nous cru, devait être angoissé. Comme nous ne nous intéressons pas aux sports brutaux, sauf à leurs listes statistiques, nous sommes demeurés ébaudis devant cette vision inattendue, surpris de cette présence anarchique, étonnés de cette incongruité (mais en était-ce vraiment une ?) et, bien évidemment ! nous avons évoqué le court roman, *L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty,* de l'Allemand Peter Handke.

C'était samedi, et tout était resté en place après la réunion de la veille. Le désordre, au milieu de l'ordre, que nous ne sommes pas arrivés à faire disparaître avant la fin de semaine. La liste d'épicerie elle-même (poisson, crème glacée, détergent, pain entier, fromage, essuie-tout, légumes de saison, lait, jus de fruits, huile d'olive, « petite vache », chocolat...) se trouvait pêle-mêle, entre la liste des sensations désagréables chez le locateur de voitures et celles des qualités nécessaires pour remplir adéquatement la fonction de commissaire à l'assermentation ! Fermer les yeux, se boucher le nez, ne rien entendre, avoir le goût dérangé, surtout ne pas y toucher... Que faire de la confusion qui s'installait ? Élisabeth et moi nous avons songé à quitter les lieux, à visiter des amis... À la rigueur, nous aurions pu aller à l'hôtel, demeurer au lit pendant deux jours et nous faire servir... – et cela nous aurait vraiment changé les idées – mais la seule pensée angoissante que le fouillis de notre salle de travail se répande dans la maison et donne l'impression d'un message subliminal contradictoire ou incompréhensible s'il en fut, nous rendit la situation insupportable.



Un manifeste est une liste (« qui recense tout ce qui est embarqué à bord d'un aéronef ou d'un navire de passagers ou de marchandises... ») et chaque avion ou bateau a la sienne. D'où la nécessité d'établir une liste des manifestes, très dynamique, qui se modifie sans cesse au vu des innombrables mouvements maritimes ou aériens. Pour les manifestants, ce mardi avant-midi, alors qu'ils marchent vers une officine gouvernementale, le manifeste est manifeste ! La raison de la manifestation elle-même s'y trouve ; une énumération des « attendus que » étoffe la liste de leurs récriminations aussi bien que la liste de leurs rêves. Cette manière, érigée en système, fait de la revendication un mode de vie, presque une religion, qui s'oppose manifestement à la religion du profit sans limite, qui est l'unique objet de la liste du capital. L'affrontement de ces puissances s'ajoute aux autres guerres de religion qui sévissent sur la planète. Il faudrait une tempête de vent pour changer les choses... même un ouragan final pour les modifier sans retour. C'est en prévision de cela, pour l'avenir, qu'Élisabeth et moi nous établissons nos listes les plus secrètes !

Élisabeth me dit : « Évidemment, tu as remarqué la serrure. » — « Oui, fixée, nous ne savons pas où. Je suppose qu'il s'agit d'une porte », répondis-je. — « Et les mots ? Tu as vu les mots ? » — « J'ai distingué le mot ‹ urbain ›, j'ai deviné le mot ‹ festival ›, mais le reste, je ne sais pas trop. Il y a bien un ‹ que ›, mais cela peut être la terminaison de tant de mots que c'est peine perdue... à moins d'en trouver le début par hasard. » — « Analysons ! Il y a le premier mot, en haut, en grandes lettres ; il n'y a que la dernière, un ‹ z ›, qui est à peu près sûre ; ensuite, il y a le mot ‹ festival › ; la ligne suivante, nous trouvons ‹ que urbain ›. Cela ne devrait pas être si compliqué ! » — « Écoute, prenons la liste de mots qui se termine en ‹ que › et essayons-les avec ‹ urbain ›. Nous allons sûrement trouver ! Entretemps, nous noterons la liste des mots qui pourraient faire l'affaire. À la fin, nous aurons peut-être inventé une série de festivals qui amuseront les chers politiciens sinon le public. » — « Notons : cantique, colloque, disque, galéopithèque, grotesque, kiosque, masque, monarque, moustique, obélisque, portique, phoque, risque, toque, zodiaque... »

Un jour, nous avons obtenu un contrat différent – que nous avons d'abord hésité à accepter. Notre commanditaire a insisté, puis il nous a flattés (selon lui, nous étions les plus compétents pour cette tâche, nous connaissions toutes les ficelles du métier, nous étions inventifs quand il le fallait, etc.). Nous aurions droit à un budget pour engager des stagiaires, que nous pourrions former à notre manière, et nous allions travailler sur le terrain pendant plusieurs mois, pendant l'été, ce qui n'était pas à dédaigner. À la fin, nous avons cédé aux avances qui nous étaient faites et aux conditions qui nous étaient consenties et nous avons mis notre bureau en veilleuse. Pour Élisabeth et pour moi, notre signature allait de pair avec des vacances de plusieurs semaines. Nous rêvions depuis longtemps de couler des jours tranquilles dans un port de pêche et nous avions déjà jeté notre dévolu sur Honfleur, dans la

Basse-Normandie... Mais, entretemps, nous allions entreprendre l'inventaire complet d'un quartier, de ses maisons et de ses rues, de ses arbres et lampadaires et, à l'intérieur, de ses lits et de ses chaudrons, de ses portes aussi bien que des vis et des clous dans les murs.

Nous avons eu de la difficulté à trouver des stagiaires pour nous assister. La plupart étaient attirés par les salaires intéressants que nous offrions, mais peu avaient la compétence nécessaire. Il est vrai que nous exigions que l'un ou l'autre fasse la démonstration de leurs qualités particulières dans le domaine de l'organisation de la matière et qu'ils réussissent une épreuve, que nous avions concoctée, et qui devait nous montrer qui d'entre elles et eux possédaient le vocabulaire suffisant pour effectuer la tâche à accomplir. Si une personne peut afficher naturellement des dispositions mentales pour le travail d'organisation, il n'en n'est pas de même de la personne qui doit nommer, avec une absolue rigueur, dans le contexte qui nous occupe, nommer les choses pour ce qu'elles sont, précisément. Dans le deuxième cas, il faut avoir assimilé des connaissances générales, avoir un esprit curieux et disposer d'une mémoire exceptionnelle. Quoique nous ayons, Élisabeth et moi, une très grande expérience de notre fonction d'élaborateur de listes, cette pratique ne s'avère pas nécessaire pour les emplois que nous proposions ici.

Le travail fut réparti en deux : d'abord, nous allions faire l'inventaire urbain ; ensuite, selon le mandat extraordinaire et sans pareil qui nous avait été donné, par le gouvernement, au nom de l'inquisition moderne, nous allions mettre en listes les biens mobiliers et immobiliers de chaque habitant. Bien sûr, ces listes de biens et d'objets privés seraient anonymes ! Si la mission nous avait été confiée plus tôt et si nous n'avions pas eu tant de difficultés à recruter notre équipe, nous aurions inversé l'ordre du travail. Il aurait fallu, pour cela, compléter un premier inventaire privé avant la période annuelle des déménagements, puis le refaire, quelques semaines plus tard, avec les nouveaux occupants des maisons du quartier. Le dénombrement comparatif aurait pu être des plus instructifs en ce qui concerne l'évolution socio-économique de cette partie de l'arrondissement. Quoi qu'il en soit, Élisabeth et moi nous avons tout noté, y compris l'existence, dans un entrepôt municipal, de pièces retirées par l'administration locale – mais dont elle n'avait pas encore disposée – comme cet « art » trouvé dans un amoncellement et destiné à la récupération du métal.

À arpenter pendant des semaines les mêmes lieux, à chercher les détails les plus grands comme les plus infimes, mais les plus significatifs – nous disions-nous – à nommer et à compter les éléments sur lesquels nous jetions notre dévolu, à violer (sur invitation ou sur ordre) des intérieurs tous semblables et tous différents, à questionner et à obtenir des réponses variées mais toutes pareilles, à noter, à ajouter à la bonne liste, à vérifier et à douter, de temps à autre, à inventer, s'il le fallait, la liste unique, exceptionnel fleuron de nos recherches et de nos compilations, nous en étions venus à ne pas voir, à oublier – disons à faire abstraction – des têtes, des visages, des corps que nous côtoyions chaque jour, certains plusieurs fois, et dont le quartier était peuplé. À force de circuler dans leurs rues, nous reconnaissions certaines de ces « têtes dans la ville », qui nous devenaient toutes, à Élisabeth, aux membres de notre équipe et à moi, presque familières et qui, parfois, semaient le doute sur notre fonction et notre rôle. Nous échangions des salutations impromptues, et il nous arrivait, plusieurs minutes, de causer à une intersection, comme si nous étions du même genre !

Au bout du compte, nous avons passé plus de cinq mois dans ce quartier. Quand Élisabeth et moi nous l'avons quitté, nous n'avons pas eu l'idée de réouvrir notre bureau, même pas pour voir où en étaient les choses. Nous avons rangé dans le garage les vélos que nous utilisions fréquemment pour nous rendre à notre travail, et nous ne les avons plus touchés. Nous nous sommes trouvés comme des oies, gavées non pas de maïs mais de listes... de listes à en être écœurés. Nous ne pensions pas que le contrat sans précédent que nous avions obtenu, nous mènerait au bord de la dépression. Toute notre vie professionnelle avait consisté à investir sans compter nos connaissances et nos aptitudes pour produire les listes les plus originales, les plus exhaustives, les mieux présentées, les plus efficaces ; à cause de nos méthodes et de notre honnêteté, nous étions devenus, pour nos pairs, la référence et le modèle à suivre. Nous avons passés plusieurs semaines presque en silence, n'assumant que le nécessaire, désirant sortir du monde, jusqu'à ce que nous nous souvenions de notre rêve de vacances et que nous partions sans avertir personne.

Les listes, infinies et éternelles, interdisent de s'arrêter ou, à tout le moins, de s'arrêter là ! La liste ultime, la plus longue, la plus terrible, celle que personne ne veut consulter mais que tous nous avons sous les yeux – que tout vivant peut voir – qui nous accompagne tout au long de notre existence, qui escorte nos rêves, qui meuble nos cauchemars, qui provoque des haut-le-cœur, des convulsions... liste qui remplit l'univers, qui fait l'histoire du monde, qui traverse les pays, qui se trouve dans les rues des villes et des villages même éloignés, que nous rencontrons près de chez nous, qui charge nos vies, qui, multiforme, nourrit déjà notre premier souffle, qui maltraite nos amours, qui comprend les tortures du corps, de l'esprit, du cœur... et qui est surtout terrible dans les circonstances où ses éléments sont insaisissables, quand rien ne peut être fait, quand la liste se dresse devant nous, souveraine, monument de toutes les impuissances, de l'impuissance humaine devant la matière, de son découragement interminable, de son désespoir incalculable, qui se trouvent réunis dans la monstrueuse liste des souffrances que nous nous plaisons à entretenir.

... derrière la douleur, il y a toujours la douleur.
Oscar Wilde,
De profundis.

Listes urbaines,
récit de Jean Yves Collette,
est paru aux éditions de la Pleine Lune, en 2010.

ISBN : 978-2-89024-207-4

ISBN : 978-2-89668-912-5
© Vertiges éditeur et Jean Yves Collette, 2019
© Claude Guérin, 2010-2019, pour les photographies
– 0913 –